

Mais rien ne rebute le zèle des chefs de ces nouveaux croisés. A l'heure indiquée, tout est prêt. Les billets sont achetés, les programmes de prières et d'exercices de piété sont distribués, et on les accomplira à la lettre jusqu'à la dernière heure du pèlerinage. De toutes les parties de la France partent des trains spéciaux dont les uns se rendent directement à Lourdes et les autres à Paris, pour y faire une halte à Notre-Dame des Victoires, première étape de cette marche triomphale à travers la France. Le pèlerinage commence le samedi, jour consacré à la très sainte Vierge. D'heure en heure les bandes de pèlerins, groupées suivant leurs diocèses, se réunissent à la gare d'Orléans. Ils sont là avec leurs prêtres, leurs religieuses et leurs malades. Les places de choix sont réservées à ces derniers, dont la plupart ont quitté leur lit de douleur pour s'y trainer jusqu'à Lourdes, et dont quelques-uns même ont été administrés avant de partir.

Et puis, quel trajet long et fatigant ils ont à parcourir dans ces wagons mal ventilés, à plafond bas, à sièges étroits, aux oscillations brusques, veufs de cabinets et de réservoirs d'eau, si inférieurs à nos *chars* canadiens ; sans compter les chaleurs suffocantes du mois d'août, qui vont toujours croissant à mesure que l'on gagne le midi. Mais personne ne songe à se plaindre, car le programme recommande strictement la patience et la gaieté, et si j'ai déprécié un peu les wagons français, c'est plutôt au nom de la civilisation que de la mortification.

A l'heure et à la minute précise, le convoi s'ébranle. A peine hors de gare, chaque groupe entonne l'*Ave Maris Stella*, et puis se succèdent jusqu'au coucher les méditations, la récitation du chapelet, les pieux cantiques, la prière du soir, le tout entremêlé d'aimables causeries sans éclat ni frivolité. Aux arrêts plus prolongés, prêtres, reli-